



*Quel film, quelle série, quel clip ou vidéo vus au détour d'Internet ou d'une exposition resteront pour vous attachés à 2021 ? Un coup de cœur, un coup de sang, un coup de flip pour cette année fiévreuse ? 30 artistes répondent à «Libé».*

Leos Carax, cinéaste (dernier film : Annette ) Les vidéos des zemmourroïdes enflammés

Les images vidéo où l'on voit des dizaines de zemmourroïdes enflammés frapper douze jeunes antiracistes lors d'un meeting fasciste (avec, en fond sonore, la foule : « On va gagner ! On va gagner ! »). Je remercie ces jeunes garçons et filles de s'être fait casser la gueule pour nous, pour moi. Ce pacifisme de combat (comme celui des Femen), courageux, périlleux, me fait toujours soupçonner : regarderons-nous un jour (bientôt ?) ces images comme des archives, prémises de comment tout ça a (re)commencé ? Je pense au jeune plombier Isadore Greenbaum (1) qui, à 26 ans, se lança seul (contre 22 000) sur le podium du parti nazi américain à New York, le 20 février 1939. Avant de se faire casser la gueule évidemment (puis, au commissariat, de payer une amende de 25 dollars pour trouble à l'ordre public). Tous ceux-là - militants, journalistes, anonymes - qui se font emprisonner, empoisonner, torturer, tuer pour nous. Ils sont, aussi, cinéastes : ils mettent en lumière, créent des images qui révèlent. Ça ne suffit pas, mais rien en soi ne suffit. Aux spectateurs de se lever, afin que les salauds ricanants restent à leur place, à croupir dans leur jus saumâtre, leur lâcheté et leur misérable haine.

(1) Je vois qu'Isadore n'a pas même droit à sa page Wikipédia.

Pedro Almodóvar, cinéaste (dernier film : Madres paralelas ) L'audace «d'Annette» et de «Titane»

Je citerais deux films français, Annette de Leos Carax et Titane de Julia Ducournau, qui m'ont donné beaucoup d'espoir pour le cinéma cette année. D'abord parce qu'ils sont extrêmement originaux, mais aussi parce qu'ils prennent beaucoup de risques. Je ne dis pas qu'ils réussissent à surmonter tous ces risques. Mais c'est si important, en cette période où on a le sentiment que notre art est en train de mourir, de voir des projets qui montrent autant d'audace.

Juliette Armanet, chanteuse (dernier album : Brûler le feu ) Bouleversée par «Outremonde» de Théo Mercier

Pas de film, ni de série, ni de clip, désolée mais un souvenir marquant de cette année fut pour moi celui de l'expérience du spectacle de Théo Mercier, Outremonde . Une exposition performance qui m'a littéralement bouleversée. Sur ce projet il a su mélanger tous les arts : la danse, la sculpture, le théâtre, l'écriture... et a proposé là un de ses spectacles les plus autobiographiques, intimes. Avec ces énormes sculptures de sable (un pied géant, des troncs, un chien endormi...), on assistait à une véritable poésie des ruines, incroyablement émouvante, une réflexion sur le temps, l'éphémère et le pérenne... une plongée très forte dans nos conditions humaines, prises entre joie et chaos... une prière pour faire naître un monde nouveau qui a résonné de manière toute particulière pendant cette rude année...

Nadav Lapid, cinéaste et écrivain (dernier film : le Genou d'Ahed ) «Variety», un film au-delà de l'existentiel

Cette année j'ai découvert le film Variety , qui date de 1983, signé d'une réalisatrice américaine nommée Bette Gordon. Je l'ai trouvé par pur hasard, alors que j'étais entre les mille options du Criterion Channel [une plateforme de streaming nord-américaine, ndlr] . Je ne sais pas si j'étais censé déjà le connaître, s'il est connu, car ma culture cinéphilie est remplie de failles et de trous. Je n'en avais jamais entendu parler auparavant, et ce sont l'image du film et la courte description qui m'ont séduit.

Puisqu'on utilise, moi-même compris, trop, et trop facilement l'adjectif « existentiel », je dirais que le film est au-delà de l'existentiel. Qu'il existe du début jusqu'à la fin, et qu'il vous fait exister très fort, un sentiment physique et mental. Il est imprécis, à la manière des objets vivants, indéfinissable et impossible à résumer, comme l'est toute vérité profonde de la vie. Il est en même temps très simple, et sa simplicité le transforme en secret.

On pourrait ajouter que des typologies trop usées, telle celle du « film féminin », féministe, film de femme, gagnent une forme si concrète et si belle durant ces 97 minutes qu'à la fin, ni les questions et ni les réponses ne semblent nécessaires. Ce n'est pas cela qui est important. L'importance est sa vivacité, sa sur-vivacité même, comme s'il s'envolait en l'air poussé par une tempête d'oxygène.

Lyna Khoudri, actrice (dernier film : The French Dispatch ) Al Pacino dans «l'Epouvantail», un coup de foudre

En traînant sur le site la Cinetek pendant le confinement, j'ai découvert l'Epouvantail de Jerry Schatzberg, que j'ai regardé, au départ pour Al Pacino. Et ensuite, c'est toute la filmographie de ce cinéaste que j'ai dévorée. Ce qui frappe dans ce film, c'est comment Pacino incarne un personnage peu sûr de lui, perdu et hyper touchant. Deux types qui sortent de prison en même temps vont se lier d'amitié, s'épauler, et se tirer par le haut. Ce que j'aime est que Schatzberg n'a pas besoin de justifier leur rencontre. L'un demande du feu à l'autre, et c'est tout. J'adore la première image quand ils se rencontrent au bord d'une route. C'est un film qui n'a pas besoin de tout expliquer. Parfois, quand on lit un scénario, on a le sentiment que le moindre détail doit être validé, étayé ensuite par une scène, c'est fatigant. En tant qu'actrice, il m'arrive de me poser dix mille questions. Là, c'est comme dans la vie : ils ont un coup foudre amical, et comme les deux acteurs sont bétons (l'autre étant Gene Hackman), on a besoin que d'eux pour y croire et partir.

Gaspard Augé, musicien membre du duo Justice (dernier album, en solo : Escapades ) «Soy Cuba» de Mikhail Kalatozov, une oasis de beauté

A l'heure où la bequée netflixienne nourrit en continu les vilains vices de paresse et de glotonnerie, il faut se botter gentiment l'arrière-train pour avaler ce faux documentaire soviéto-cubain en noir et blanc, de propagande révolutionnaire de 143 minutes datant

de 1964. Et pourtant on finit son assiette d'une traite et on en redemande. Soy Cuba de Mikhail Kalatozov, m'est apparu comme une oasis de beauté et de délicatesse dans un désert de médiocrité et de clichés, comme un antidote au poison doucereux et indigeste de l'hégémonie globale du gnanngnan. C'est un film qu'on ne peut regarder que les yeux grand ouverts et bouche bée, comme un enfant devant un aquarium exotique. On se lave les mirettes à l'eau claire et lumineuse de ce film où le message devient presque secondaire tant il est éblouissant par sa mise en scène « révolutionnaire » et sa perfection formelle.

Swan Arlaud, acteur (dernier film : Grâce à dieu ) «Onoda», un film puissant, ça fait du bien

J'ai eu du mal à me remettre d' Onoda . C'est un film puissant, qui n'a pas besoin de la grosse artillerie, et ça fait du bien. Même si une tristesse me colle à la peau depuis que je l'ai vu. La solitude de cet homme, sa détermination aveugle, sa folie, et cette croyance dont il ne se défait pas : le film, qui relate une histoire vraie, montre un homme qui a été formé pour une guerre secrète, à qui il a été inculqué de garder les armes quoi qu'il arrive, et qui obéit, continue de se battre alors même que la guerre est finie. J'ai été d'autant plus bouleversé que la mise en scène est très sobre, aucune image de drone par exemple, et pourtant, tout se passe sur une île dans les Philippines, au milieu d'une flore assez incroyable. La caméra d'Arthur Harari n'en fait jamais des caisses. Ses mouvements sont d'une apparente simplicité, et on sait bien qu'il n'y a rien de plus difficile à réussir que la simplicité.

Maggie Gyllenhaal, actrice et cinéaste (dernier film : The Lost Daughter) Une larme noire chez Fellini

La première chose qui me vienne à l'esprit, c'est d'avoir découvert les Nuits de Cabiria de Fellini. Le film ne date pas de 2021 bien sûr, il est de 1957, mais je l'ai vu pour la première fois cette année, et qu'il a résonné profondément. Il passait à la télévision alors que nous étions en plein confinement, mon mari Peter [Sarsgaard] , mes deux enfants et moi. Je me suis dit que ce qui était beau, c'était la façon dont le film amenait l'idée de trouver de la vie jusque dans les moments les plus durs et au fond des plus noirs états d'âme. Ça m'a tellement marquée qu'en tournant mon film, j'ai imaginé dans la dernière séquence dessiner une larme noire, comme celle de Giulietta Masina, sur le visage d'Olivia Colman. Je crois vraiment qu'elles ont quelque chose en commun, y compris comme comédiennes. Et pour tout dire, plus encore Masina avec Jessie Buckley, qui joue le personnage de Leda jeune dans The Lost Daughter .

Salif Cissé, acteur et scénariste (dernier film : A l'abordage ) «L'Attaque des Titans», anime très philosophique

Ce qui m'a marqué, c'est la saison 4 de l'anime l'Attaque des Titans en tout début d'année. Elle était très très nulle, cette période : c'était le couvre-feu, je ne tournais pas, la nuit tombait à 17 heures... Mais tous les dimanches soir, avec des potes, on s'appelait pour analyser l'épisode, on se demandait ce qui allait arriver après. C'était un peu une excuse pour créer du lien, il y avait cet effet Game of Thrones où tout le monde est accroché. Ça se passe dans un monde qui ressemble beaucoup au nôtre, où les humains vivent reclus après une grosse catastrophe, et un mur les protège des Titans qui ont envahi la Terre. Il y avait un suspense monstre à la fin de la saison 3, et celle-ci résout toutes les problématiques des trois premières. C'est un manga très philosophique sur la quête de liberté, ce qui fait de nous des êtres humains, le fait de vivre en cage...

Simon Roussin, auteur de BD (dernier ouvrage : Des vivants ) «Peaux de vaches» et les yeux bleus de Stévenin

Cet été est sorti au cinéma, dans une copie restaurée, un film avec Jean-François Stévenin que j'attendais de voir depuis longtemps : Peaux de vaches , de Patricia Mazuy, invisible depuis sa sortie en 1989. Les couleurs magnifient les yeux bleus de Stévenin, le jaune des machines agricoles, le manteau rouge de Sandrine Bonnaire sur les plaines grises du nord de la France. Un homme sort de prison et retrouve son frère, qui vit avec sa femme et sa petite fille dans la ferme familiale. Stévenin a le visage minéral de Randolph Scott et la sauvagerie rentrée de John Wayne dans la Prisonnière du désert. Je garde un fichier sur mon ordinateur dans lequel je note, après avoir vu un film, des moments marquants à dessiner un jour. Là, j'ai noté : «Le visage de J.F. Stévenin dans le bus, le plan travelling d'étreinte avec S. Bonnaire, la scène du chien.» Dans cette séquence, Stévenin part en voiture sur une petite route de campagne. Il est suivi par un chien qui court dans le champ voisin. L'acteur rit, fait des grands gestes au chien, l'entraîne avec lui. Puis l'animal disparaît derrière les arbres et le visage de Stévenin se ferme. On dirait qu'il essuie une larme. Le plan coupe brutalement. Le chien s'est jeté sur la route et la voiture l'a percuté. Stévenin porte l'animal mort et le cache dans les fourrés avant de repartir en stop.

Patricia Mazuy, cinéaste (dernier film : Paul Sanchez est revenu ! ) «Annette», «Onoda», «Leur Algérie» entre passé et présent

No comment sur l'année qui se termine, elle a été chaotique pour tous, plus ou moins injustement sur terre. Mais ce n'est pas à moi d'en parler. Donc réponse à votre question : Annette de Carax, Onoda de Harari, Leur Algérie de Lin a Soualem au cinéma, avec aussi, au théâtre, le Passé de Julien Gosselin, les Dimanches de M. Désert de Lionel Dray. Ils n'ont rien à voir, ils sont noirs ou clairs, ils sont chers ou fauchés. Mais tous ont confiance dans leurs acteurs, tous explorent le passé avec des formes du présent ou parlent du présent en bouleversant avec amour des genres du passé. Ils proposent, ils ne sont pas avarés avec eux-mêmes et leurs personnages. Ils ont rebooté ma confiance dans le goût du risque et le travail solitaire, forcément souvent solitaire. Je rajoute France de Bruno Dumont. Ensuite les sorties... Tous les autres films que je n'ai pas encore vus et voudrais voir, car c'est devenu un sport d'arriver à aller voir un film avant qu'il ne disparaisse. Nous qui faisons des films comme des vaches qui attendent en stabulation avant de passer la porte de la salle de traite. Rien ne sert d'être tragique, on peut être hilarant et rien ne sert d'être hilarant, on peut être tragique. Pas de règles en fait, je crois, quand l'honnêteté est là, on reçoit bien en tant que spectateur le danger et la vie.

Dave Gahan, chanteur de Depeche Mode (dernier album, solo : Imposter ) «The Lighthouse», intense, drôle, douloureux

Le cinéma est, pour moi, une grande source d'inspiration, depuis toujours. Sans doute même plus que la musique. J'ai toutefois un faible pour les documentaires musicaux. J'essaye d'en voir le maximum. Je n'ai pas encore vu Get Back de Peter Jackson sur les Beatles, mais je vais évidemment le faire. Mon préféré, à ce jour, reste Gimme Danger de Jim Jarmusch sur les Stooges. Fantastique. Mais si je devais choisir un film qui m'a marqué plus que les autres durant cette étrange année, j'irais davantage du côté de la fiction et ce serait The Lighthouse de Robert Eggers avec Robert Pattinson, Willem Dafoe (sorti en France en 2019). Intense, drôle, douloureux. C'est tout ce que devrait être la vie, non ?

Mia Hansen-Love, cinéaste (dernier film : Bergman Island ) De la gratitude pour «Onoda»

Arthur Harari avait-il conscience de l'analogie qu'on pourrait faire entre l'histoire d'Onoda, ce soldat japonais qui, refusant de croire à la fin de la guerre, continua pendant trente ans de se battre sur une île des Philippines, et son destin de cinéaste, voire celui du cinéma d'auteur contemporain en général ? En racontant la vie du soldat jusqu'au-boutiste, le cinéaste crée une métaphore troublante de notre propre situation - telle qu'elle m'est apparue à l'été 2021 en pleine désaffection des salles. Ce rapprochement entre l'isolement d'Onoda, son entêtement et les nôtres n'a fait qu'amplifier la singulière beauté du film. Dans le choix de cette histoire, ses partis pris, son équilibre entre patience et rythme, pudeur et drame, j'ai vu une audace et une liberté auxquelles j'ai été d'autant plus sensible qu'aucune pose ne vient les souligner. La retenue de la mise en scène sert une question existentielle, celle du sens, de notre vocation, et rend au cinéma sa dimension philosophique. J'ai ressenti de la gratitude pour ce film, qui en regardant le temps qui passe, interroge le mystère de l'existence. Et qui, tout en nous renvoyant à l'impuissance croissante des auteurs du cinéma face à l'industrie, les sauve, comme il sauve son personnage, contre toute apparence.

Kleber Mendonça Filho, cinéaste (dernier film : Bacurau ) Une onde de plaisir, «the Velvet Underground»

J'ai ressenti une onde de plaisir devant le film de Todd Haynes The Velvet Underground , découvert à Cannes. Je voyais tous ces extraits d'archives, et je n'ai pas cessé de penser à la Cinémathèque brésilienne, à São Paulo, et aux trésors que nous risquions de perdre. Un mois plus tard, il y a eu un incendie là-bas, ainsi mon intuition était réelle. Ce film m'a fait me souvenir de tant d'amis, du temps qui passe. Sous nos pieds, l'amphithéâtre Lumière était secoué par ce flot de musique. C'était un film, mais davantage encore on avait l'impression que c'était une entité.

John Sayles, acteur et cinéaste (dernier film : Go for Sisters ) «Touché par Nine Days»

Le film qui m'a le plus touché cette année est Nine Days , un premier long métrage écrit et réalisé par Edson Oda. Il s'agit d'un acteur qui a vécu et est mort malheureux, à qui on a confié le travail d'interviewer des âmes espérant recevoir la vie sur Terre. Malgré la prémisse inhabituelle, le film est très personnel, très émouvant et, avec un fléau qui se répand dans le monde, vous fait penser à tirer le meilleur parti du temps que nous avons ici sur Terre. J'ai vu ce film avec ma partenaire de vie Maggie [Renzi] et une amie - nous portions tous des masques, lors d'une projection d'après-midi dans un grand cinéma multiplexe -, il n'y avait que deux autres personnes, donc c'était un peu comme une projection privée. Notre amie était très bouleversée par le film - je pense que l'intensité de celui-ci l'a secouée après ne pas avoir vu de film sur grand écran pendant plus d'un an. J'espère que les gens, partout, pourront le voir.

Jeanne Cherhal, chanteuse (dernier album : l'An 40 ) Bousculée, piquée au vif par Blanche Gardin

La Meilleure Version de moi-même , de Blanche Gardin, m'a bousculée. Je l'ai regardée un peu en apnée et en très peu de temps, alors que je n'ai pas tellement la fibre addictive propre aux séries. J'aime profondément la liberté dérangeante et transgressive de Blanche Gardin, son autodérision semble n'avoir aucune limite. On ne peut pas tout à fait dire qu'elle verse dans la sororité, elle pousse même le bouchon assez loin sur des questions très contemporaines, le féminisme, le wokisme et sans doute, par-dessus tout le narcissisme. Et j'avoue que si je me suis sentie secouée, moquée même dans mes convictions (pas ébranlée, non, mais piquée au vif !), j'ai adoré qu'elle s'empare à sa manière de ces sujets, avec toute son intelligence et sa crudité. Sentir que son scénario et son point de vue pouvaient donner du grain à moudre aux pires détracteurs du féminisme m'a forcément gênée. Mais il faut, je crois, prendre le recul nécessaire pour apprécier surtout son immense talent et sa punkerie unique ! Pour moi, cette série est un instantané fiévreux et sauvage de ce qu'a pu être l'année 2021.

Bertrand Mandico, cinéaste et plasticien (dernier film : After Blue (Paradis Sale) ) Le rythme de Mira Calix, brillante

Vidéos marquantes, état des lieux de 2021. Mira Calix, A Mark of Resistance : un hypercollage clipsé, réflexion compulsive et visuelle sur le sexisme et le féminisme. L'artiste anglaise nous plonge au rythme de phrases scandées dans un imagier plus fort que n'importe quel discours, réponse plastique, brillante aux attitudes machistes, sexistes et virilistes qui embourbent la société depuis trop longtemps. J'ajouterais Tums de TNGHT : dans ce clip satyrique, le duo londonien fait tomber les masques qui cachent nos bouches, pour découvrir des sourires rendus obscènes, des sourires rendus impossibles par les cassandres de l'actualité et les racistes de l'ordinaire. Le clip, l'air de rien, balaye l'angoisse d'une société qui rend pornographique l'optimisme. Enfin la chaîne Youtube de Zo anima (alias Vincent Capes), la Zone sur La trilogie de l'apocalypse de John Carpenter. Au fil de ses vidéos, il égraine son histoire du cinéma, analyses érudites, passionnées, richement illustrées et mises en musiques avec amour et sens du détail. Les vidéos sont autant de cours magistraux de cinéma, celles consacrées à Carpenter étant un sommet dans la collection. A voir pour revoir l'avenir, sans la poussière des rétroviseurs.

Valérie Donzelli, actrice et cinéaste (dernière série : Nona et ses filles ) «West Side Story», j'ai pleuré du début à la fin

Le West side story de Spielberg, je l'ai vu le jour de sa sortie, salle à Montparnasse, 14 heures, on était 20 dans la salle. J'ai pleuré du début à la fin. Je trouve le film génial. On sent que Spielberg refait un film qu'il a admiré enfant, il a 11 ans en 1957 quand sort la version de Robert Wise et en même temps, il apporte un point de vue politique beaucoup plus fort. On reçoit la modernité des conflits en pleine figure. Que ce soit la bêtise masculine de ces deux gangs qui s'entre-déchirèrent à mort pour un bout de territoire ou une suprématie perdue d'avance, sur les femmes qui sont cantonnées dans une position de spectatrices de l'action conflictuelle dont elles sont par ailleurs les enjeux mais qui veulent s'affranchir de tout ça, car elles sont victimes à la fois de leur appartenance sociale et du patriarcat. La séquence de la rencontre entre Tony et Maria est stupéfiante. Les danseurs qui virevoltent et, eux, dont les regards s'attirent dans une sorte de temps parallèle ! C'est d'une virtuosité et d'une simplicité dingue.

Leyla Bouzid, cinéaste (dernier film : Une histoire d'amour et de désir) «Annette», un réveil d'émotions

«Arrête tout et va voir Annette. » Ce message, je l'ai envoyé à plusieurs de mes amis. Ce film a été une réponse puissante à cette question ressassée depuis des mois : le cinéma est-il essentiel ? Pourquoi, comment ? Retrouver la salle obscure avec la comédie musicale de Carax, c'était un réveil d'émotions, de sensations, d'étoiles qui scintillent devant nos yeux engourdis par les petits écrans et les décomptes des contaminations. Carax, en cinéaste poète, prophète virtuose, répond à cette triste période, avec des chants, des incantations ; une croyance renouvelée dans le sacré des images et du son, dans le noir de la nuit réinventée. «So May We Start», nous chante-t-il. Reprenons notre vie en main, laissons-nous guider, emmener pour retrouver le chemin de l'improbable, l'impalpable,

le beau. Avec Annette, on part dans un ailleurs inédit, on touche à la vérité de l'illusion, et rien d'autre n'existe plus que ce spectacle grandiose. C'est un éblouissement, un ravissement. Celui qui flirte avec les profondeurs de l'âme et nous touche en plein cœur.

Guillaume Brac, cinéaste (dernier film : A l'abordage ) «Une histoire d'amour et de désir», à rebours de l'époque

Deux films : Une histoire d'amour et de désir de Leyla Bouzid et Une vie difficile de Dino Risi (ressorti cette année). Le premier s'attaque avec une infinie délicatesse à un sujet rare, presque à rebours de l'époque : la peur de la sexualité et du passage à l'acte chez un jeune homme prisonnier des injonctions de virilité et incapable d'accepter sa propre fragilité. C'est tout simple et c'est bouleversant. Le second, tourné il y a soixante ans, mais furieusement actuel, nous rappelle avec humour et cruauté ce qu'il en coûte - en l'occurrence à un journaliste # de rester fidèle à ses idéaux de gauche dans une société asservie à l'argent et à la réussite : être un crève-la-faim toute sa vie et voir passer ses anciens camarades moins scrupuleux en coupé sport. Le constat est déprimant, mais le film est génial.

Arthur Harari, cinéaste (dernier film : Onoda ) «France» m'a perturbé

Ce qui me reste de plus insistant, c'est France de Bruno Dumont. Je trouve beaucoup d'intentions dans les films, là j'ai le souvenir d'une expérience vraie. Ce n'est pas tant que j'aime le film : il m'a perturbé. Par exemple, First Cow est plus facile à aimer car tous ses éléments vont dans le même sens : beau et sans surprise. Je vais essayer de décrire cette expérience, qui tient énormément à Léa Seydoux. Difficile de détacher ce qu'elle fait du regard de Dumont, pourtant ça semble excéder ce qu'il pensait voir. Mais comme c'est de l'ordre d'une révélation, de la possibilité de la grâce, et que Dumont cherche ça depuis toujours, ça n'arrive pas par hasard. Pour parler le langage de Dumont, s'il y a quelque chose à sauver dans France, c'est le personnage/l'actrice et non le film/l'auteur.

La satire frontale et froide de l'abjection médiatique enfante, à travers Léa Seydoux, une passion douloureuse, au sens christique, et pourtant non religieux. La grâce qui semble menacer France concerne son rapport à la vérité, à la réalité, dans un monde sans transcendance. Elle vivait loin de toute vérité, fabriquant exclusivement du faux au point d'en être l'incarnation ; soudain elle vit quelque chose de vrai, elle rencontre de la réalité, sans rien y comprendre. Le film devient profond et ambigu, alors que sa démonstration politique reste superficielle. Le personnage grossit démesurément et contredit la certitude hautaine du regard de l'auteur, son désamour pour ce qu'il filme... personnage compris. Quelque chose «arrive», et c'est le personnage, c'est Léa Seydoux. On dirait qu'elle-même ne le comprend pas, mais le sent profondément. Ce que vit le personnage, l'actrice le vit au même moment, et nous le vivons en voyant le film. Puisque tout le monde vit la même chose, c'est une expérience vraie. C'est un film expérimental, il tente d'atteindre une chose très haute sans aucune garantie, et sans séduction. Le fait même que je n'aime pas certains aspects du film (comme le finale du Vélib défoncé, où j'ai vu le symbole grossier de l'incompréhensible violence du peuple/du «réel») n'enlève rien à son honnêteté radicale, qui repose sur l'impureté, car toute expérience vraie est impure.

Jason Pierce, musicien (dernier album : And Nothing Hurt ) «Get Back» est extraordinaire

J'ai eu la chance d'assister à l'avant-première à Londres de Get Back , le documentaire de Peter Jackson, et je regarde la suite en ce moment même. C'est extraordinaire. C'est totalement inhabituel de voir le processus créatif d'un groupe d'individus filmé et documenté sur une durée aussi longue, avec de telles images. J'ai lu des critiques qui trouvaient ça ennuyeux, mais c'est comme dire que le championnat du monde d'échecs est ennuyeux ! Si on a joué dans un groupe, même le plus insignifiant, participé à un quelconque projet créatif avec d'autres personnes, c'est profondément touchant et bouleversant de voir ça à l'écran. Des gens qui essaient de matérialiser des idées, là, devant vous, en temps réel. C'est inouï.

Simon Hanselmann, auteur de BD (dernier ouvrage : Crisis Zone ) L'humour et le génie de «Crash Site»

Je suis navré pour les images animées, mais mon plus grand choc visuel de 2021 a été une bande dessinée, Crash Site de Nathan Cowdry. C'est absurdement transgressif, totalement hilarant, un livre qui n'aurait censément jamais dû exister dans ce monde et ce «climat social». Mais il existe, c'est un putain de miracle et je l'ADORE. Et d'après ce que je sais, il doit sortir en France en 2022 chez Presque Lune [en février sous le titre Rosie en Amazonie, ndlr]. L'humour et le génie sont toujours là et on va encore pouvoir en profiter un moment grâce à des gens comme Cowdry.

Vincent Macaigne, acteur et cinéaste (dernier film : l'Origine du monde de Laurent Lafitte) La précision de «la Loi de Téhéran»

J'ai vraiment été touché par la Loi de Téhéran de Saeed Roustayi, sûrement pour mes origines iraniennes mais aussi par la précision et la qualité de la réalisation et du jeu des comédiens. A l'abordage de Guillaume Brac, toujours aussi précis, solaire et génial. Onoda d'Arthur Harari, un film fou, sublime, d'un très grand cinéaste. Admiration énorme pour ces films cette année. Adoration pour ces films qui nous interrogent sur nos propres contractions, osent regarder leurs personnages sans jugement. Osent ressentir la profondeur, la laideur, le sublime de l'être. Je pense beaucoup aussi à Annette ou à Titane, ces films ont grandi en moi cette année, pour devenir une sorte de prière pour la création, le lyrisme, la fureur et le courage, et ça me porte. Je relis aussi, toujours, les textes d'Angélica Liddell, metteuse en scène et dramaturge de génie, qui continue à créer et à crier, et ça me rassure !

Smith, photographe, cinéaste et plasticien (dernière œuvre : Désidération (Anamanda Sîn) ) L'univers fantasmagorique d'Arca

Quand j'ai découvert le clip Prada /Rakata d'Arca, j'étais en transe de joie # j'aimerais le voir à nouveau pour la première fois ! C'est comme si Arca, artiste non binaire vénézuélienne que j'ai découverte à travers ses collaborations avec Björk ou Kanye West, et dont le travail solo des dernières années gravite autour de sa propre transition, offrait soudain un univers visuel pour une population qui n'a pas de représentation. Ses images auraient pu figurer dans «Transgalactique», le numéro spécial de The Eyes consacré à la transidentité dans la photographie, que j'ai dirigé avec Nadège Piton en 2020. Ce clip incarne l'empowerment d'une communauté qui en a marre d'être la troisième roue du carrosse de l'humanité, et qui en a marre de se faire assassiner. Ce n'est pas un hasard si ces images de synthèse héritées des univers multiples de Björk et Matthew Barney, du BDSM, de la sorcellerie, du rêve infernal, sortent aujourd'hui. Arca construit un univers fantasmagorique qu'informe son identité trans : elle donne forme à un techno-Golem, ou à un Pokémon d'outre-genre.

Hafsia Herzi, actrice et cinéaste (dernier film : Bonne Mère ) «Leur Algérie» est doux, sensible et vrai

Le film qui m'a le plus touchée cette année, c'est Leur Algérie , le documentaire de Lina Soualem, que je trouve magnifique, sensible, vrai, bouleversant. Je la connais depuis Tu mérites un amour , mon premier film, dans lequel elle joue. C'est une jeune femme que j'admire aussi bien pour son intelligence que pour son talent. Elle a vraiment dû se battre pour mener à bien ce projet, le financer, du tournage au montage. C'est quelque chose de très personnel puisqu'elle va à la rencontre d'Aïcha et Mabrouk, ses grands-parents, qui se sont séparés après soixante-deux ans de mariage. Le film est à son image, doux, sensible et vrai. J'aime beaucoup sa démarche, je trouve ça très beau d'immortaliser ses grands-parents et ce portrait d'une femme qui a repris sa liberté mais qui est tout de même là pour son mari comme dans un devoir de fraternité. Lina Soualem demande à Aïcha «Tu l'aimes ?» Elle rigole, parce qu'on ne parle pas de ces choses-là pour les gens de sa génération. C'est magnifique. Il y a aussi la série Plan cœur que j'ai rattrapée cette année, je l'ai regardée pour Sabrina Ouazani que j'avais rencontrée sur la Graine et le Mulet . On ne se voit jamais, mais j'ai eu grand plaisir de voir à quel point elle reste une actrice magnétique qui irradie chaque scène.

Alain Guiraudie, cinéaste et écrivain (dernier livre : Rabalaire ) «Onada», un rêve cinématographique

Onoda , c'est un film intemporel qui résonne avec notre époque, sans doute à cause de l'entre-soi et de soldats qui se font leur interprétation du monde dans leur coin. Cette idée atteint son apogée dans une séquence très drôle où le soldat et héros du récit refuse de croire à la fin de la guerre, et revisite la géopolitique d'après-guerre. On assiste alors à la naissance d'une théorie du complot. C'est un film ambitieux, un vrai film de guerre intimiste dans lequel se côtoient l'épique et le quotidien. Et de par son côté hors du temps et hors du monde, de par la nécessité pour les héros de réapprendre à vivre, et de par son classicisme, il atteint ce à quoi beaucoup de cinéastes aspirent (moi le premier), un rêve cinématographique, un universalisme que je vois rarement aujourd'hui. Comme un film qui aurait toujours existé.

Saïd Ben Saïd, producteur (dernier film : Bonne Mère ) Hamaguchi est devenu son propre maître

Etrange année 2021, pendant laquelle les salles de cinéma indépendantes ont continué de se vider de leur public tandis que les plateformes ont poursuivi leur marche en avant et leur croissance. N'en demeure pas moins que c'est une année cinématographiquement vaste et riche et qu'elle abonde en chefs-d'œuvre. Un cinéaste, Ryusuke Hamaguchi, est venu confirmer de façon éclatante nos premières impressions en réalisant deux grands films pendant le confinement : Drive My Car , primé à Cannes, et Contes du hasard et Autres Fantaisies [sortie prévue en avril, ndlr] que j'ai pu découvrir à l'excellent festival des Trois Continents à Nantes ; deux films qui m'ont beaucoup frappé par leur profondeur, leur ampleur et la complexité de leur construction. Dès ses débuts, Hamaguchi a affiché clairement ses filiations : Naruse, Cassavetes, Rohmer, Grémillon. J'ai toujours eu envie, après lecture de ses interviews, de revoir les films de ces cinéastes pour voir de quelle façon leur cinéma était présent dans ses films car j'aime beaucoup chez lui cette violence qui passe par la parole et qui nous confronte à ce qui est cru, blessant et inattendu.. Avec Contes du hasard ... , Hamaguchi avance seul. Il est devenu son propre maître. La mise en scène est conduite jusqu'à sa forme la plus aboutie. Il y a une puissance, une précision, un rythme, qui relèvent de la beauté musicale.

Hassen Ferhani, cinéaste (dernier documentaire : 143, rue du désert ) «Garage, des moteurs et des hommes», percutant, fabuleux

Plusieurs films m'ont intéressé, quelques-uns m'ont passionné et, notamment, Garage, des moteurs et des hommes de Claire Simon. Simplement percutant sinon fabuleux. Un garage de mécanique, des boulons et de la graisse et, là-dessus, un miracle de découvertes humaines. Je parlerai aussi de Nous d'Alice Diop, le long de la ligne B du RER dans une France mosaïque que certains feignent d'ignorer. J'ai vu aussi I Comete de Pascal Tagnati. Lui, c'est un village corse qu'il nous propose. D'apparence, il ne se passe rien d'autre que ce l'on croit qu'il se passe dans un village corse en été. Pourtant, la constellation d'histoires anodines finit par révéler des enjeux dignes de la tragédie grecque.

Tyler Taormina, cinéaste (dernier film : Ham on Rye ) «Licorice Pizza», un film merveilleux

J'ai d'abord pu découvrir Licorice Pizza, de Paul Thomas Anderson, lors d'une avant-première à Los Angeles [sortie en France le 5 janvier]. J'ai assisté à deux séances en 70 mm. C'est une œuvre qui ne peut émaner que du cœur d'une personne adorable. Après avoir vu le film, je me suis senti plus léger et plus lumineux. Après avoir passé tant de temps en confinement, c'est un immense plaisir de voir un film aussi merveilleux au milieu d'un public de 600 personnes. Il y a un moment où un personnage tombe en panne d'essence et toute la salle s'est exclamée à l'unisson. Je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai eu l'expérience de centaines de personnes réagissant d'une telle façon à un film. C'est le paradis !